

MUSIQUES NOUVELLES

EST-IL oiseux, est-il prématuré de se demander quel art, quelle musique, sortiront de la tourmente actuelle, ou fleuriront, passé la tourmente actuelle ? Sans doute, à cette heure, une seule tâche importe : chasser l'ennemi. Mais voir clair est aussi un devoir — et une arme.

Il n'est pas d'ailleurs si facile de voir clair ! De douloureux exemples l'attestent. Il n'y a pas si longtemps que plusieurs parmi nous, évoquaient encore, et invoquaient déjà, la guerre triomphale, la guerre romantique des épopées, des chevauchées et des bouquets dans les fusils... Et la guerre est venue : et ç'a été la guerre puante, asphyxiante ; la guerre infernale des explosifs qui volatilisent les hommes, ou les rendent fous ; la guerre de la boue, de l'enlèvement et du cafard ; guerre de chimistes et d'ingénieurs, d'apaches et de bouchers : à la sape, à la grenade, au browning et au couteau... Où sont-ils.

... Les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme les fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés !

Il n'y a pas si longtemps non plus que la conception de la *guerre régénératrice* des peuples séduisait Renan et quelques autres après lui. Même dans l'horreur actuelle, les optimistes aux yeux fermés nous promettent avec énergie, pour récompense de nos peines, une ère de prospérité merveilleuse, où la richesse coulera à flots et pansera toutes les blessures, où la France grandie, champion du droit, soldat de Dieu, reprendra sa place rayonnante à la tête des nations, parmi les acclamations du monde, dans l'apothéose d'une renaissance artistique éblouissante...

C'est à voir !... Mais, pour voir, procédons par ordre. La prospérité matérielle, industrielle, intéresse les hommes d'affaires. La renaissance artistique nous sollicite. Tout se tient, cependant. L'art n'est pas dans la société comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout — ou comme la fleur au sommet de la plante. (On nous enseignait déjà au collège que l'art est l'expression de la société.) Quel sera donc l'état de la société française, après la guerre ? Oh ! surtout, écartons là-dessus, les faciles affirmations, complaisantes par système et rassurantes à tout prix, pour lesquelles le mépris populaire a forgé cette vigoureuse expression : bourrage de crâne. Rien ne vaut que la vérité. Regardons bien en face, pièce à pièce, la vérité, la pitoyable vérité.

La jeunesse fauchée ; les survivants mutilés ou perdus de maladies ; la légion des femmes abîmées par les travaux d'usines... On devine la race *régénérée* qui sortira de là.

Cent milliards de dettes ; l'activité économique tout entière détournée des travaux productifs ; les campagnes vides ; l'industrie envahie de main-d'œuvre étrangère ; la vie pénible et surchargée d'impôts ; de terribles problèmes à régler, et gros de conflits : dommages de guerre, pensions, loyers... Ce sera un lourd bilan, avant la prospérité promise.

Enfin, l'esprit public (ou comme on dit, le *moral*) déchu. Car la guerre démoralisante a vite usé la tension héroïque des premiers jours, et vite développé, à l'arrière, ses effets naturels : abaissement des caractères, relâchement des mœurs, appétit des jouissances brutales et rapides, haine des nouveaux riches, jalousie des campagnes contre les villes, ferments de guerre civile...

Après plusieurs années de guerre, ce sera l'état de tous les peuples, vainqueurs ou vaincus. Ce sera le nôtre — à nous vainqueurs.

* * *

De quel art sera capable cette société aux reins brisés ? Quelles étincelles demeurent sous tant de cendre accumulée ? Et quelles flammes pourront-elles rallumer au foyer sacré ?

Ici encore, penchons-nous humblement. Remuons la cendre. Cherchons-y les luciers d'espoir.

En voici une : la plus belle : — notre souffrance. Car nous aurons beaucoup souffert. Individuellement, d'abord.

Souffrance de l'esprit... Celui-ci avait donné sa vie à l'harmonie et à la raison. Confiant dans la sagesse des élites, le vœu des foules, le développement de fait de la solidarité humaine, il se persuadait que le concours de ces forces éliminait jour à jour la folie de la guerre. Il se réjouissait de voir le monde s'accorder lentement à la sagesse. Celui-là, au coup de foudre d'août 1914, déchaînant sur la terre toute la barbarie scientifiquement accrue, des pires âges de l'humanité — celui-là a été souffleté d'une telle humiliation qu'il a désespéré de la raison.

Souffrance du cœur... Celle-ci avait là-bas son mari, son frère, son fils... ou ses fils. Un jour, après tant de lettres, ouvertes le cœur tremblant, rien n'est plus venu. Puis l'avis officiel, qui, à tous, annonce l'irréparable, de la même voix... banale. Alors, devant la ruine de sa vie, de son amour, le pauvre cœur s'est révolté. Il n'a pu accepter l'anéantissement ; il a nié la négation brutale de la mort ; il a voulu en percer la nuit : il s'est penché vers l'effroi des espaces infinis.

Celle-là est légion !... Peuple des âmes auparavant aveugles et sourdes, murées dans la vie matérielle, puis haussées par la souffrance à la région des choses éternelles, où sont les espérances et les consolations.

Toutes n'iront pas à la religion. Mais beaucoup viennent à la musique, parce qu'elle est la consolatrice

La seule voix qui puisse avec les flots dormants
Et les forêts bénies
Murmurer, ici-bas, quelque commencement
Des choses infinies.

Qu'elle se mette seulement à l'unisson de leur peine ! S'il est vrai que les plus désespérés soient les chants les plus beaux, nous en entendrons de sublimes.

* * *

Surtout, nous aurons beaucoup souffert *collectivement*.

Si profonde qu'ait été notre douleur individuelle, elle l'était davantage encore parce qu'en elle retentissaient les douleurs voisines, à l'infini. Nous faisons tous partie d'un grand corps douloureux. Les plus volontairement isolés, la guerre les a arrachés de leur tour d'ivoire, et intégrés violemment à la vie collective. Pendant des mois, en dépit de nos égoïsmes, nous n'avons été qu'une âme, tendue avec les soldats vers l'effort désespéré de vaincre ; penchée avec les Croix-Rouge sur la chair pitoyable des blessés... Unanimes, nous nous sommes regardés ; et à cet homme en face de nous, nous avons dit le vers du poète :

Insensé ! qui croyais que je n'étais pas toi !...

C'est donc au milieu des pires batailles que nous aurons le plus vivement senti que les hommes sont « Tous frères !... » Le cri du vieux sourd a sonné plus haut que les 420. — « Embrassez-vous, millions d'êtres ! » sera le suprême but de guerre.

* * *

N'en doutons pas ! C'est l'esprit des foules fraternelles qui peuplera nos lendemains. Né de la mobilisation formidable des foules de l'arrière pour le soutien des foules des armées, il survivra à l'effort guerrier des peuples pour inspirer aussi leurs œuvres dans la paix. Quelle que soit la forme politique où elle s'intégrera (probablement une démocratie plus organisée que la nôtre) et il est à présumer que l'ère prochaine apportera l'épanouissement de cet art collectif, dont les promesses ont lui dans quelques romans de Zola, quelques pages de Bruneau, quelques statues de Rodin ; dans les dessins de Steinlein, les poèmes de Verhaeren. Art *social*, qui renouera la tradition profonde, retrouvera le large flot des grandes époques... Arts des cathédrales, de Shakespeare, de Beethoven.

Avec l'Architecture pour cadre, et le Spectacle pour toile de fond, la Musique

en sera l'âme, — elle qui crée par excellence la communion des émotions. — Mais quelle musique ? Pas la nôtre, qui fut charmante, et même belle, mais trop petite, ou trop grande dame, pour ce rôle. Le sien était d'amuser des gens blasés. Il est fini. Elle appartient à la génération sacrifiée. Ses maîtres sont périmés. Ce sont les jeunes qu'il va falloir entendre ; ceux-là, qui seront pleins de l'esprit des foules, que vont-ils dire ? que vont-ils faire ?

•••

Sans doute, comme ils n'auront plus le préjugé de l'élite et le dédain du peuple, ils n'abandonneront plus le riche trésor des émotions populaires à l'exploitation des basses entreprises. Loin de capituler devant le café-concert ils s'en empareront. Ils mettront la main sur cet admirable instrument, déshonoré : le cinéma, et ils l'animeront de la double vie de la beauté plastique et de la beauté sonore.

Ils n'ignoreront pas la Chanson des rues... Trois chanteurs dans un cercle d'ouvrières : la voix humaine — le violon-sentiment — et la guitare-rythme ; puis le refrain repris en chœur, c'est-à-dire la communion immédiate du public ; ils comprendront que cet humble ensemble, c'est le phénomène artistique élémentaire, mais total ; c'est la forte racine d'où la musique tire sa sève. Et ils mettront la main sur la chanson des rues. Ils la videront de son contenu de stupidités ; et dans la simplicité de leur cœur, ils recréeront la belle chanson, la vieille chanson toujours jeune qui depuis des siècles berce la peine et la joie des hommes.

Par elle, ils apprendront à mettre au premier rang, l'émotion du cœur, l'inspiration mélodique qui est la chose à exprimer ; et au second, la virtuosité technique qui est le moyen d'expression. Ils ne comprendront plus ces compositions de notre temps où il y a tant de signes pour ne rien dire ; ni ces Babels symphoniques qui réalisent tant de bruit pour si peu d'émotion. Ils rechercheront le maximum d'effet par le minimum de moyens, ce qui est justement le propre de l'art classique et de la chanson des rues. Ils ne parleront que pour dire quelque chose. Et ils parleront le moins possible, pour dire le plus possible. Bref, ils seront sincères.

Etant sincères, ils seront habiles. Ils sauront défendre la musique, sans l'écraser, ni l'humilier. Ils n'écriront pas qu'elle est un art de riches. Ils n'établiront pas une entreprise musicale sur des abonnements à dix mille francs, mais sur des places à dix sous. Ils sauront persuader aux hommes d'argent que la musique est une bonne affaire, à condition de lui donner la large base populaire, indispensable à toute bonne affaire. Ils construiront eux-mêmes, au milieu de la foule, de simples et vastes salles, où ils joueront les belles œuvres de tous les temps, avec les leurs. Ils ouvriront les portes toutes grandes. Et la foule viendra, parce qu'elle sera chez elle, et qu'on lui parlera sa langue.

•••

Tout ceci montre bien qu'il ne s'agit pas des musiciens d'hier et d'aujourd'hui. Ceux-ci, bien sûr, tenteront des rajustements, des adaptations... Mais la coupure de la guerre sera trop profonde. Il y disparaîtront. Qu'ils se résignent !.. Comme ceux, qui, sur les champs de bataille, ayant fait « abandon de tout » ont donné leur vie à la France de demain, qu'ils s'effacent en beauté, devant l'avenir qui vient, porté dans les mains des jeunes : « Ave, Cesar, morituri te salutant. »

JEAN MARGUERITE.

